



LULU IMAGES LA MECANOUEB

Avec l'épidémie de coronavirus, la question de la densité a fait l'objet d'âpres débats. Depuis sa condamnation jusqu'à la volonté d'en élargir le contenu, la densité demeure un concept incontournable de la fabrique urbaine. Thierry Paquot apporte ici son éclairage sur ce que la crise sanitaire révèle de l'urbanisme contemporain. Philosophe de l'urbain, il est l'auteur d'une soixantaine d'ouvrages sur la pensée écologique, les utopies et l'urbanisation planétaire.

## Urbanisme et santé, la densité en question

Dans l'ÉcoQuartier des Mureaux, par ailleurs en politique de la Ville, la biodiversité est reine, pour le plus grand bénéfice des habitants.



*Diagonal* : La crise sanitaire a ouvert un vif débat sur la densité urbaine.

*Selon vous, quel a été son rôle dans l'ampleur de l'épidémie de covid-19 ?*

*Thierry Paquot* : La densité d'un territoire indique le nombre d'habitants par unité de surface, souvent le kilomètre carré. Critiquée par le

mouvement hygiéniste au XIX<sup>e</sup> siècle, elle est aujourd'hui défendue par tous les acteurs de la ville. C'est

que les liens entre densité, centralité et pression environnementale n'ont rien d'évident. Et les formes souhaitables de la ville ne sauraient être dictées par une seule option. La densité la plus favorable à l'environnement s'avère intermédiaire, suffisamment élevée pour rendre viables à la fois une desserte en transports collectifs et des services, équipements et commerces, mais suffisamment faible pour limiter les désirs de quitter la ville le week-end. Une "densité vécue" en quelque sorte...



En réalité, il n'existe pas de densité idéale et il faut accepter le refus de la majorité des urbains d'être entassés. Historiquement, la densité a pu favoriser la propagation de la peste, du choléra, de la tuberculose. Dans le cas de la Covid-19, la densité qu'il faut prendre en considération n'est pas statistique, mais *relationnelle*. Je m'explique : la Covid-19 a d'abord concerné les régions fortement urbanisées, puis elle s'est inscrite dans les pas des porteurs qui allaient et venaient dans des territoires moins denses démographiquement. D'où cette idée trompeuse que la Covid-19 est partout. Non, elle va là où les covidés se rendent depuis leur zone dense !



PAZ/ANISTOCK

■ ■ Y aurait-il une taille idéale des villes pour concilier cette "densité relationnelle" et l'injonction de distanciation physique ?

Malheureusement, les mégapoles millionnaires ne peuvent décroître rapidement. Aussi les quartiers denses ont encore de l'avenir, d'autant qu'ils sont particulièrement rentables pour leurs promoteurs. Certains d'entre eux n'hésitent pas à justifier la densité au nom de l'écologie ! Comme si l'entassement évitait l'étalement urbain... J'ai déjà démontré (1) que l'urbanisme de tours, les centres commerciaux, les autoroutes et la marée pavillonnaire appartenaient à la même logique du "toujours plus", alors qu'il faudrait lui substituer la logique du "toujours mieux" ! Dans *Mesure et démesure des villes* (2), je présente quelques auteurs, de Platon à Paul Bairoch, qui s'interrogent sur la "bonne taille" des villes. L'éventail des réponses va de quelques familles à quelques millions, en passant par la cité-jardin d'Ebenzer Howard et ses 30 000 habitants. La réponse, là encore, n'est pas quantitative, mais qualitative... et dépasse le cadre d'une ville, pour saisir celui de tout un territoire urbanisé, par exemple une biorégion (3). À nous de réactiver les villes et les campagnes, en considérant que *l'esprit d'une ville* repose sur l'heureuse combinaison de trois qualités, l'urbanité, la diversité et l'altérité. Les liens entre campagnes et villes dépendent de leur complémentarité et non de leur rivalité.

Plus que la crise de la ville, c'est la manière de l'habiter qui pose problème...

■ ■ C'est un autre débat ouvert par la crise sanitaire, une critique des métropoles jugées invivables et un éloge de la campagne parée de toutes les vertus...

La distinction ville/campagne a perdu son sens depuis la généralisation de l'urbain qui vient les envelopper, telle une vague, et les transforme en non-ville et non-campagne. *L'urbanisation des mœurs* s'insinue partout, dans les plis des villes comme dans les confins des campagnes. Nous sommes tous des urbains, même si nous ne sommes pas tous des citoyens. L'urbanisation en cours échappe aux statistiques. Elle se constitue de nouvelles configurations des temporalités et des territorialités de notre existence. Longtemps la ville et sa campagne environnante formaient un territoire relativement homogène, l'un nourrissant l'autre qui à son tour lui apportait outils, vêtements, protection, culture... Aujourd'hui, les mots "ville" et "campagne" sont terriblement piégés : le paysan malien, le camionneur indien, l'ouvrier chinois, le mineur chilien, le retraité russe, etc., sont tous des urbains. Ils adhèrent, peu ou prou, aux valeurs urbaines diffusées par l'école, la télévision, les réseaux numériques, le tourisme massifié, l'immigration, etc. Celles-ci sont portées par le capitalisme globalisé qui, après avoir précarisé les emplois, précarise les territoires. L'urbanisme, comme moment occidental et masculin de la fabrique de la ville productiviste, conforte l'extension du domaine viral. Pourquoi ? Parce qu'il n'a jamais pris en considération la santé publique, préoccupé qu'il était par la seule rentabilité de l'économie et l'autorégulation de ses éventuels dysfonctionnements par le marché.

■ ■ Il y a pourtant des politiques publiques énergiques, portées par l'État comme les collectivités, en faveur de quartiers durables et d'un urbanisme favorable à la santé (4) !

L'écoquartier est un moindre mal, mais il appartient au monde urbain avec lequel nous devons rompre. L'écologie, comme méthode qui associe le processus, la transversalité et l'interrelation, nous explique que tout est lié. Aussi, l'édification d'un îlot sain (l'éco-quartier) au cœur d'un territoire nocif apparaît comme un leurre. Il sera vite contaminé par les pollutions à l'abri desquelles il se croit : les nuisances sonores, la qualité de l'air, de l'eau, etc., des quartiers voisins le pénétreront sans prévenir. Nous pointons là, la principale difficulté : il n'existe pas de hiérarchisation des problèmes, puisqu'ils sont interdépendants. Il faudra donc les affronter ensemble.

La forme urbaine ne me semble pas l'obstacle le plus important, même quand elle correspond au tout-voiture. C'est la gouvernance qui, ici, prime. D'où la nécessité d'*écologiser les conseils municipaux*. Les responsabilités verticales par thèmes (l'habitat, les déplacements, la sécurité, l'emploi et l'économie, etc.) doivent laisser la place à des décisions collégiales transversales. La santé publique, par exemple, va avec la qualité de l'air, la cantine scolaire bio, l'agriculture urbaine raisonnée, les marchés locavores (5), le nombre des arbres et la générosité des espaces verts et des terrains d'aventures pour les enfants, la réduction de la place des automobiles, le désasphaltage des trottoirs et des parkings, etc.

## ■ ■ Quel modèle ou quel imaginaire urbain faudrait-il substituer à ceux d'aujourd'hui ?

L'idée d'un urbanisme "modèle" appartient au passé. Nous devons miser sur la diversité des expériences, la profusion des alternatives, la richesse des créations. Ce qui restera commun à ces initiatives, ce sont le cas par cas et le sur-mesure... Bien sûr, le fonctionnalisme qui a présidé au zonage des activités dans le cadre de la ville productiviste sera abandonné et la chronotopie adoptée. Celle-ci vise à *ménager* (et non pas aménager), c'est-à-dire à prendre soin des sites, des gens et des choses en partant des usages temporalisés et genrés des lieux urbains. La ville du jour n'est pas celle de la nuit, celle du mardi n'est pas celle du dimanche, celle de l'hiver n'est pas celle de l'été. Nous allons connaître une période caniculaire dans des territoires impréparés à cette situation, avec des architectures inappropriées et une voirie inadaptée.

Nous allons prendre conscience de la nécessité de planter davantage d'arbres, de multiplier les fontaines et les bassins, d'élargir les trottoirs et même de les supprimer pour rendre toute la rue piétonne et cyclable, avec occasionnellement le passage de quelques automobiles à 20 km/h. La distanciation s'imposera avec des bosquets, des haies, des ha-ha (6). Les villes deviendront paysagères. Nous allons également apprécier la proximité, cette qualité de l'ordinaire des quartiers anciens, avec ses commerces, ses ateliers d'artisans, ses services publics et privés, mais aussi ses tiers-lieux, ces nouveaux endroits partagés, sortes d'annexes à notre logement, pour y travailler, y rencontrer nos collègues, y déjeuner comme chez soi, y jouer avec les enfants, etc. À la notion de proximité je préfère celle de familiarité, car le numérique rend caduque l'appréciation géographique du proche et du lointain. Ce que chacun recherche, c'est de pouvoir être *avec et parmi* et non pas se retrouver isolé comme lors du confinement.

## ■ ■ Cela invite à repenser l'habitat. Patrick Bouchain défend la réversibilité et l'évolutivité des logements, en particulier sociaux, qui se sont montrés inadaptés pendant le confinement (7). Partagez-vous cette analyse ?

Je la partage tout à fait. Et je développe également une réflexion sur l'architecture, en faveur du rez-de-chaussée des villes, de la fermeture des centres commerciaux qui ont périphérisé les anciens centres-villes, du changement d'affectation des bâtiments abandonnés, de la valorisation des friches, etc. De même, je rends hommage aussi bien à Glenn Murcutt, architecte australien qui joue sans cesse avec le climat, qu'à Simone et Lucien Kroll qui optent pour la simplicité, l'économie des dépenses. Ou encore à Simon Velez qui travaille comme personne le bambou, Anna Heringer et Martin Rauch qui magnifient le matériau terre, tout comme à Francis Kéré, Wang Shu et Lu Wenyu qui récupèrent les matériaux pour les réemployer. Sans oublier Philippe Madec, qui recherche toujours la solution la plus écologiquement compatible avec une situation géographico-climatique, un budget donné, des habitants, une équipe municipale, ou enfin Gilles Clément qui retire plus qu'il n'ajoute dans son jardin en mouvement...

Chaque jour, je découvre un collectif de jeunes architectes, designers, paysagistes, urbanistes, qui mutualisent leurs compétences et aussi leurs doutes, leurs mal adresses pour rendre plus habitable la Terre. Ils œuvrent pour le BTP ("Bois Terre Paille") de l'après-béton. Autant dire que notre schéma de pensée n'est plus pyramidal, ascensionnel, hiérarchisé, mais horizontal, rhizomé, dialectique. Le logement, et Patrick Bouchain a mille fois raison, n'est pas "social"; il est habitable ou pas ! Ce n'est pas un garage, mais un lieu pour la vie, il fait corps avec ses alentours. Il réclame des matériaux biosourcés, des couleurs joyeuses, des plantations abondantes, des trottoirs accueillants...

## ■ ■ Finalement, comment situez-vous l'urbanisme contemporain dans l'histoire des liens entre ville et santé ?

Hippocrate, dans son *Traité des Airs, des Eaux et des Lieux* invite les médecins qui s'installent dans une bourgade à se renseigner sur la qualité de l'eau, des vents et du sol, sans pour autant conseiller une forme urbaine particulière... L'orientation de la ville, le fait que ses rues soient balayées par le vent qui disperse les mauvaises odeurs est alors banal, tout comme devrait l'être, de nos jours, les appartements traversants ! C'est avec la découverte de la circulation du sang, par William Harvey en 1628, que l'on commence à établir une analogie entre le corps humain et le corps urbain. Dans les deux circulent ce qui les fait vivre. Le mot "circulation" se généralise, comme l'explique Ivan Illich dans *H2O ou les eaux de l'oubli* (8). La santé de chacun repose sur la propreté – le bain est conseillé et non plus craint ! –, le bon air et la marche, une alimentation sans excès. Tout cela se traduit dans la ville et l'architecture domestique, par des rues bordées de trottoirs, des caniveaux, de tout à l'égout, des squares et des toilettes...

Ces équipements tardent à se développer car les propriétaires ne les considèrent pas comme indispensables. Aussi quelques municipalités ouvrent des bains-douches et des dispensaires et assurent une prévention médicale au niveau scolaire. La tuberculose sévit et seule la suppression des îlots insalubres et congestionnés s'y oppose, tout comme la création de sanatoriums. Les autres maladies qui tuent massivement, comme la syphilis et les cancers ne relèvent pas vraiment de la santé publique. On le voit, la relation entre une maladie et ses causes environnementales, au sens large, est loin d'être connue, aussi l'urbanisme n'en tient pas compte. Du reste, dans la formation des architectes, des urbanistes et des paysagistes, la médecine est absente... ■

Propos recueillis par Florent CHAPPEL



MICHAEL HAYACHE/REA

**La santé publique va avec la qualité de l'air et la générosité des espaces verts en milieu urbain.**

- (1) Cf. *La Folie des hauteurs. Critique du gratte-ciel*, par Thierry Paquot, Gollion (CH), Infolio, 2017.
- (2) Cf. *Mesure et démesure des villes*, par Thierry Paquot, Paris, CNRS-éditions, 2020.
- (3) Cf. *La Biorégion urbaine*, par Alberto Magnaghi, Eterotopia France, Coll. "Rhizome", 2014. Et *Design des territoires, l'enseignement de la Biorégion*, dirigé par L. Duhem et R. Pereira de Moura avec la contribution de P. Berg, A. Magnaghi, T. Paquot et M. Rollet, Eterotopia France, Coll. "Parcours", 2020.
- (4) Le ministère de la Transition écologique porte le label ÉcoQuartier depuis 2012, qui a déjà distingué près de 500 projets d'aménagement exemplaires. Il est à ce titre partenaire de la production du guide "ISadOrA" (pour Intégration de la Santé dans les Opérations d'Aménagement), publié en mars 2020 par l'École des Hautes Études en Santé publique. Cf. *Diagonale* N°210 pp. 52-53.
- (5) Le mot "locavore" est entré au Larousse en 2010 qui le définit comme une "personne qui décide de ne consommer que des fruits et des légumes locaux et de saison pour contribuer au développement durable".
- (6) Le ha-ha est un type de fossé utilisé dès l'Antiquité. Aujourd'hui il est surtout choisi pour son aspect esthétique.
- (7) Cf. son interview sur France culture le 20 mai 2020 sur le thème : "L'harmonie, c'est ce qui fait la beauté de l'architecture".
- (8) Cf. *H2O ou les eaux de l'oubli*, par Ivan Illich, Préface de Thierry Paquot, Saint-Mandé, éditions Terre Urbaine, 2020.